



Revue Intelligence Stratégique
Journal des publications scientifiques
Volume 4, numéro 009
Avril-Septembre 2021
p-ISSN : 3006-547X ; e-ISSN : 3006-5488
<https://doi.org/10.62912/>

ELITE INTELLECTUELLE AFRICAINE FACE A L'ORDRE DES AFRICANOPHAGES : POUR L'EMERGENCE DES NOUVEAUX CHIENS DE GARDE ET DES FORCES PROGRESSISTES

Felly LUKUNGA NGOMBA

Assistant à l'Université Pédagogique Nationale (UPN)/Kinshasa-RDC et Secrétaire Général de
l'Institut de Recherche en Géopolitique et d'Etudes Stratégique/Kinshasa-RDC
felissanolukunga@gmail.com ; lukunga.n@irges.org

RESUME

La réflexion scientifique proposée dans cet article démontre que le développement d'un continent, en l'occurrence de l'Afrique, n'est pas forcément lié aux richesses naturelles qu'il regorge mais bien par la qualité de ses élites intellectuelles. Cette recherche relance la problématique de la disponibilité d'immenses richesses et un nombre impressionnant d'universitaires face au paradoxe de précarité indescriptible qui fait du continent une région des républiques des mendiants. Il en ressort que la cause de ce désastre dégradant et désintégrant est consécutif au manque d'une élite intellectuelle responsable. Le leadership intellectuel africain y est médiocre et les universitaires corrompus, au service des africanophages, sont à la base de la destruction du continent. D'où la nécessité de compter sur ce que Jean-Paul Sartre et Serge Halimi appellent « les nouveaux chiens de garde » ou les progressistes. Il s'agit d'une catégorie de personnes qui se sentent mal à l'aise dans la société de leur temps parce qu'ils ne veulent plus exprimer l'esprit objectif de leur classe ni mettre leur savoir universel au service de l'intérêt particulier, comme le fait les « faux-intellectuels », « agents de l'hégémonie néolibérale occidentale ».

Mots-clés : élite intellectuelle, sous-développement, Afrique, africanophage.

ABSTRACT

The scientific analysis proposed in this paper attests that the progress of Africa is not necessarily linked to the natural resources that it

abounds, but rather by the quality of its intellectual elites. This investigation revives the issue of the availability of immense wealth and an impressive number of academics faced with the paradox of indescribable precariousness which makes this continent a region of beggar republics. It emerges that the cause of this degrading and disintegrating disaster is consecutive to the absence of a responsible intellectual elite. The African intellectual leadership is mediocre there and the corrupt academics, in the service of the Africanophages, are at the base of the destruction of the continent. Hence the relevance of relying on what Jean-Paul Sartre and Serge Halimi call "the new watchdogs" or progressive forces. This is a category of people who feel ill at ease in the society of their time because they no longer want to express the objective spirit of their class nor to put their universal knowledge at the service of the interest. particular, as do the "false intellectuals", "agents of Western neoliberal hegemony".

Keywords : *intellectual elite, underdevelopment, Africa, africanophage.*

INTRODUCTION

L'Afrique passe à côté de son destin. C'est la conséquence de l'immaturité et de l'irresponsabilité de son élite intellectuelle et politique. Depuis la période coloniale, l'Africain a été élevé dans un certain sentiment de la grandeur de son continent. On lui a toujours présenté l'image combien flatteuse de son continent regorgeant de richesses en quantité et en diversité. Le colonisateur a péché en ne lui parlant pas de lui-même, de sa grandeur d'homme, de ses richesses, intellectuelles, morales, artistiques, culturelles, tout comme de ses grandes faiblesses humaines dont la prise de conscience l'aurait sûrement aidé efficacement à se ressaisir et à se remettre en cause en toute objectivité.

Il y a deux causes structurelles au sous-développement du continent africain. La déstructuration de la personnalité des Noirs consécutive aux traumatismes engendrés par l'esclavage et la colonisation ou l'ordre de l'africanophagisme en est une. Le problème identitaire est important. Les complexes d'infériorité, l'absence de conscience historique, le manque de confiance et de foi en soi conduisent les peuples à la soumission et à la dépendance. L'exercice prédateur du pouvoir par les dirigeants et les élites

africaines vient compléter ces freins qui continuent de reléguer l'Afrique aux oubliettes de l'Histoire. La seconde cause relève du modèle de développement imposé au continent par l'Occident.

En tenant compte des potentielles naturelles, il y a lieu de plaindre à l'Africain du triste sort qu'il inflige à sa terre natale. L'Afrique détient presque toutes les matières premières qui font tourner tous les secteurs de l'industrie moderne. L'Afrique dispose de la totalité des métaux rares au monde, indispensable pour la fabrication des appareils électroniques, aéronautiques et militaires.

Cette réflexion propose une grille de lecture des mécanismes de fonctionnement de ce modèle qui ont pour noms : diktat des institutions financières internationales, dévoiement de l'aide publique au développement, pratiques commerciales discriminatoires, survivance d'institutions néocoloniales tels que la zone franc et le franc CFA, fuite des capitaux et des cerveaux.

Il convient de noter que tout programme économique, aussi élaboré soit-il, serait vain s'il n'était pas associé à une transformation radicale des mentalités, une restructuration de la personnalité de l'homme noir, une modernisation des sociétés africaines et une révision de la conception de l'exercice du pouvoir. La contribution de l'élite intellectuelle africaine s'avère nécessaire pour accélérer un tel processus en étant, la source d'inspiration et d'émulation qu'il représente.

I. ELITE INTELLECTUELLE AFRICAINE ET LE PROCESSUS DU DEVELOPPEMENT D'AFRIQUE

D'entrée de jeu, il sied de noter qu'un intellectuel est une personne qui manifeste un goût prononcé voire excessif pour les choses de l'intelligence, de l'esprit. Cela veut dire que cette catégorie de la classe sociale a la lourde responsabilité de concevoir des théories, de réfléchir sur les phénomènes sociaux.

Circonscrire les œuvres de l'intellectuel que sur le plan théorique, c'est, dans une certaine mesure, borner son champ d'action. Au regard des

expériences antérieures, il s'est avéré que l'intellectuel ne s'est pas seulement contenté de formuler des théories ou des idées, il est apparu comme celui qui décèle, pose les problèmes de sa société et tente d'y apporter des solutions.

Il joue le rôle d'éclaireur et de gardien de la morale ; on le reconnaît aussi par son intégrité et son sens de dévouement pour le triomphe de la justice dans sa société, comme l'avait si bien fait, Emile Zola en son temps.

Partant de cette conception large de l'intellectuel, il se pose la question de savoir si l'Afrique dispose d'intellectuels. En d'autres termes, est-ce qu'il y a dans le continent africain des hommes et des femmes intègres, doués d'esprit, de rigueur et pouvant passer au crible les problèmes et proposer un projet de société promettant un avenir radieux ?

S'il en existe, on peut se demander pourquoi l'Afrique est à la traîne dans le camp des pays sous-développés. C'est-à-dire, qu'est-ce qui justifie la mauvaise performance de l'Afrique sur le plan social, politique et économique ? L'intellectuel africain est-il destiné à la médiocratie ?

Pour mieux saisir la situation de l'Afrique et de l'intellectuel africain, il s'avère indispensable de jeter un regard récapitulatif sur les faits principaux qui ont jalonné l'histoire sociopolitique du continent ; cela nous permettra de comprendre l'intellectuel africain et de situer les responsabilités face au chaos et à la misère dans lesquels vivent les Africains aujourd'hui.

Lorsque nous jetons un regard critique sur l'histoire sociopolitique de l'Afrique, il apparaît que le continent a connu la fin de sa liberté avec le début de la traite négrière. C'est à cette époque que des millions d'hommes et de femmes valides ont été déportés pour promouvoir le développement d'autres continents. Cette déportation n'a été possible que grâce à la collaboration des royaumes côtiers dont les rois et les chefs représentaient ce qu'on appelle aujourd'hui « intellectuel ».

Ce sont eux qui, équipés d'armes à feu par les esclavagistes, se chargeaient d'aller capturer les Africains de l'intérieur et ceci moyennant quelque pacotille. Ce commerce a non seulement fortement ébranlé les structures sociales et économiques voire politiques des royaumes intérieurs, il a aussi affaibli ceux des côtes, car ils ne pouvaient plus faire face à la

pénétration des forces coloniales européennes dans le continent. C'est ainsi que les Européens ont occupé systématiquement l'Afrique en la morcelant arbitrairement, c'est-à-dire en procédant à des regroupements qui ne tiennent pas compte des appartenances ethniques. Or les liens ethniques constituent un facteur déterminant dans la cohabitation entre les peuples.

Nous constatons dans cette première étape de l'histoire de l'Afrique que la part de responsabilité des rois et chefs africains a été très importante dans l'affaiblissement des structures sociales, politiques et économiques des royaumes africains. La présence des colons européens sur le continent a été néfaste pour la culture et l'économie des pays africains : ils se sont livrés au pillage des œuvres culturelles et culturelles tout en réduisant au silence les intellectuels nationalistes.

Aujourd'hui, on n'a pas besoin d'être économiste pour comprendre que le discours économique sur l'Afrique continue d'être dominé par des Non-Africains. L'Afrique demeure ce continent à économie extravertie, monopolisée par les africanophages qui sont, les économistes et les politiciens occidentaux.

Dans le continent noir, ce qui fait la une, c'est l'altercation entre paternalisme et néocolonialisme, entre condescendance et mauvaise conscience. Le continent est plombé par l'image de la misère. On ne peut nier la pauvreté mais l'Afrique dispose d'un dynamisme et d'une réussite qu'il est regrettable d'occulter.

Il est donc grand temps pour que l'Afrique se réapproprie le débat, temps également, pour l'élite tant intellectuelle que politique, de sortir de la pensée unique distillée par les bureaucrates des institutions internationales. Car, il suffit de faire un petit bilan sur les six précédentes décennies, pour constater l'échec cuisant des politiques publiques successives qui ont été imposées à l'Afrique et dont ladite élite s'est avérée incapable pour contourner.

L'Afrique dont nous ne cessons de vanter ses potentielles en termes de richesse, donne l'image d'un territoire où coule le lait et le miel. Chose grave ! Elle ressemble plus à l'abîme. Si on s'évertue à inventorier les

problèmes qui enserrant l'Afrique et l'étouffent, il y aurait une littérature abondante, capable de couvrir le globe terrestre. Cependant, tout ne peut que se ramener à un seul problème caractéristique de notre temps et de notre instant actuel sur le trajet de son évolution : l'Afrique s'enroule dans une immense spirale de problèmes. L'Africain éprouve d'énormes difficultés pour les distinguer, les identifier, les dénombrer, afin d'amorcer leur résolution.

Nous constatons, certes que l'Afrique compte des intellectuels sur son territoire, mais c'est qui est désolant, c'est qu'il n'y a pas d'intellectuels africains. Il faut, à l'Afrique, de partir d'un repère qui lui permettra de prendre un point de vue d'où il peut aisément jeter un regard critique et objectif sur les réalités de l'Afrique.

Les divisions et l'absence de solidarité régionale sont les facteurs quantitatifs d'arriération des Etats africains. La quête d'unité a buté jusqu'ici sur l'absence de motivation réelle et de volonté politique de la part des dirigeants africains et sur l'interférence permanente des anciennes puissances tutélaires. Cette absence d'unité est encore plus handicapante dans un contexte de mondialisation où la richesse des nations se fonde sur leur capacité à produire et à exporter des biens manufacturés et à attirer des investissements.

Dans une telle configuration géoéconomique, les Etats doivent recourir à l'élite intellectuelle pour mettre en place des stratégies qui donnent une priorité absolue au développement économique autocentré, de préférence dans un cadre régional pour bénéficier des avantages de la mondialisation tout en maîtrisant ses forces déstabilisatrices. C'est une condition préalable, à notre humble avis, pour se prémunir contre le fondamentalisme de marché et échapper aux conditions inéquitables qui caractérisent les échanges internationaux.

En Afrique, l'intellectuel se croit obligé de s'excuser s'il a quelque chose d'intelligent à dire. Quand l'opinion publique cherche à connaître les opinions des intellectuels africains pour un événement ou une tendance socioculturelle, pour proposer une synthèse ou jeter des ponts entre

différentes disciplines, ils se heurtent à un mur. Tout ce qu'ils trouvent, ce sont des spécialistes qui répugnent à élargir le débat et, surtout, qui détestent la dissension.

L'élite intellectuelle africaine souffrant de la ménopause, se montre incapable de surmonter le système de l'aide internationale qui continue de renfermer le continent africain dans une sorte d'inertie.

La classe intellectuelle africaine préfère, se comporter en bon enfant devant ce soi-disant communauté dite internationale, dont nous ignorons sa tête et moins encore sa queue, qu'à leurs populations qui ne les intéressent qu'au moment de la quête du pouvoir par le semblant démocratie.

« La prise de conscience de l'élite intellectuelle comme celle politique doit lui renseigner qu'elle constitue en elle-même le problème que connaît l'Afrique quant à son incapacité à transcender ses forces et sortir l'Afrique du trou de sous-développement. Tant que l'élite africaine ne trouvera pas de solution aux problèmes qui sont les siens, rien d'autre ne sera résolu et l'Afrique continuera à glisser vers le chaos désintégrant »¹, estime Jean-Paul Yawidi.

L'élite intellectuelle africaine brille dans la fuite de vrais problèmes, se réfugiant en victimes derrière l'iniquité d'un système sans rien entreprendre pour lutter contre, d'autant qu'ils tirent d'énormes dividendes personnels de cette situation.

Pourtant, c'est à la charge de l'élite africaine de concevoir et implémenter des systèmes socio-économico-politique adaptés aux conditions africaines, afin de produire les résultats requis pour faire face aux défis qui se dressent au sein du continent africain.

¹ YAWIDI J.P., *Procès de la Société Congolaise*, 4^{ème} édition, éditions Mabiki, Kinshasa-Wavre-Bruxelles, 2017, p. 27.

Emile Bongeli estime que l'Afrique ne pourra se développer que lorsque les structures mentales des Africains auront intériorisé une culture acclimatée de développement.² Il renchérit pour nous faire remarquer ce qui suit : « Les Hollandais ne sont pas dotés naturellement de cerveaux aptes pour la construction des digues. S'ils sont réputés pour leur expertise en matière de création sur mer des espaces terrestres habitables, c'est parce que leurs cerveaux ont été socialement calibrés pour ce faire, singulièrement par l'éducation reçue, conçue pour faire face aux défis particuliers posés par l'environnement physique de leur pays, judicieusement dénommé Pays-Bas. On dira de même des Italiens avec leur expertise en matière de construction des barrages hydroélectriques, des ponts et viaducs. Pour parer à leur carence en ressources naturelles, les Japonais ont développé le génie en matière d'utilisation de moins de matériaux dans leur production, comme par exemple les voitures légères et pu consommatrices de carburant, de même que la nature séismique des îles japonaises ont fait d'eux de grands constructeurs de bâtiments résistant à de puissantes secousses terrestres ».³

C'est le développement tant souhaité qui doit lier le savoir et le savoir-faire. En effet, le savoir concerne les connaissances que l'homme accumule sur plusieurs domaines matériels et immatériels relatifs à la nature et à la société, à la suite des recherches empiriques ou simplement de réflexion métaphysiques qui en constituent les fondements. Ces savoirs constitués ne servent à rien si on ne pense pas à leurs applications dans les activités productives des biens et services et dans des actions transformatrices de l'environnement physique et social en vue d'un mieux-être.

Le problème de l'Africain, c'est qu'il ne s'observe pas, pas assez en tout cas. Il ne se regarde pas assez pour voir, soi-même, et le monde qui l'entoure. L'Africain doit commencer par connaître sa personnalité. Socrate n'a-t-il pas dit : « Connais-toi, toi-même ? » Cette connaissance de soi-même ne vient que de l'effort de la recherche scientifique, on le veut certaine.

² BONGELI Y.A.E., *Education en République Démocratique du Congo. Fabrique de cerveaux inutiles ?*, L'Harmattan RDC, Kinshasa, 2015, p. 17.

³ *Ibidem*.

Dans les relations politiques internationales, le paradigme du développement se présente comme une vision des politiques à mettre en œuvre pour conduire les pays du tiers-monde à la modernité. Or l'observation des faits montre un fait troublant : la mise en œuvre des politiques de développement produit un effet asymétrique. Elle enrichit les uns à partir de l'appauvrissement des autres.

Plus précisément, elle enrichit les prestataires de ces politiques (experts, coopérants, professeurs, conseiller, membres des gouvernements, OIG, ONG, Etats occidentaux, etc.) et elle appauvrit les destinataires et bénéficiaires de ces politiques (les populations du tiers-monde).

Il y a là un paradoxe qui nous interpelle et que l'on doit élucider si l'on veut sortir de l'impasse dans laquelle ces politiques nous ont conduits depuis les indépendances.

Pour cela, il nous faut avoir à l'égard des politiques du développement, une attitude critique en nous interrogeant sur le paradigme dont elles sont issues, à savoir : le paradigme du développement. Dans le cadre des relations politiques internationales, ce paradigme se résume en une idée. Celle des politiques à mettre en œuvre pour conduire les pays du tiers-monde à la modernité. Or comme on le sait, les idées ne tombent pas du ciel. Elles ont une origine macchéologique. C'est-à-dire qu'elles naissent dans le cadre d'actes de luttes et d'actes de combat que les sociétés ou les individus (élite intellectuelle ou politique) mènent ou entreprennent pour garantir leur survie.

On peut cependant se demander à juste titre : Si le système mondial est contraire aux intérêts de l'Afrique et si l'élite politique africaine, dans sa grande majorité, s'en contente et en tire elle-même profit, que pouvons-nous faire à part rester les bras croisés en attendant l'avènement de nouveaux leaders ? Qui pourrait recentrer la réflexion autour de la recherche du bien-être du plus grand nombre ? Qui ? A part l'élite intellectuelle africaine ?

De tout temps, les intellectuels ont été persécutés car ils étaient porteurs des changements qui effrayaient et gênaient. C'est d'évidence, la preuve de leur importance et de leur pertinence.

L'Africain a peur de l'avenir. Au lieu de travailler pour s'élever à la dignité, il préfère trouver des boucs émissaires à son retard. Et pendant qu'il évoque des événements surannés comme la traite négrière pour expliquer ce retard, ses propres frères s'entre-tuent à coup de hache et s'enterrent vivant pour un morceau de territoire ; pendant qu'il crie famine, il continue à faire une ribambelle d'enfants qu'il abandonne à l'errance et à la délinquance, faute de pouvoir les entretenir.

Voilà plus d'un demi-siècle que l'élite intellectuelle africaine a pris en main le destin de son continent en se débarrassant du pouvoir colonial. Cette prise du pouvoir s'est constituée en un réseau complexe de problèmes de toutes natures, les uns plus complexes que les autres.

L'élite africaine n'a réussi à résoudre aucun problème. Tout juste, elle a réussi à les démultiplier et complexifier. L'inefficacité de l'Africain réside au niveau de sa personnalité. La personnalité de l'Africain comme le dit Jean-Paul Yawidi, n'a pas la structure idoine qui lui permettrait d'affronter ces problèmes pour les résoudre. Cette structure est inadéquate, inapte à prendre ces problèmes à bras-le-corps.

Les intellectuels africains, très peu nombreux sur le continent du fait notamment de la fuite des cerveaux et de forte concurrence de la superstition, ont la charge d'accompagner la renaissance de l'Afrique mais pêchent par orgueil et malhonnêteté. Beaucoup d'entre eux manquent de courage et se contentent de caresser des régimes despotiques pour être invités à la bamboche gouvernementale. Et dès qu'ils reçoivent un poste de responsabilité public, ils deviennent méconnaissables et défendent des positions indignes de leurs références scientifiques.

A ce sujet, Jean-Paul Sartre pense qu'un intellectuel est celui qui refuse d'être le moyen d'un but qui n'est pas le sien. Il est donc celui qui récuse l'injustice et de l'illogisme. Ayant pris conscience de la valeur de l'être humain, il est tout simplement un défenseur de l'Homme, un militant du progrès.

Cependant, il est amer de constater que les intellectuels africains sont, au plus grand nombre, des émotifs et des trompeurs. Ils évitent de dire la vérité historique et se contentent de rabâcher des mots que les gens qui croient encore en eux veulent bien entendre. Certains d'entre eux ont chanté la beauté de l'Afrique et de l'Africaine, mais se sont empressés de s'attacher à une femme blanche et, après leur service en Afrique, sont restés en Europe jusqu'à ce que la mort les y surprenne.

Si les négriers ont pu braver l'océan et pénétrer si facilement en Afrique pour ramasser nos ancêtres comme des sardines et les embarquer dans des navires avec la complicité de traîtres africains gourmands de pacotilles, c'est parce que l'Afrique avait déjà accusé un immense retard sur l'Occident avant même la traite négrière. Si le colonisateur a pu entrer allègrement en Afrique pour dompter les peuples, les réduire à de simples sujets et à leur imposer une langue qu'ils continuent encore à baragouiner, c'est parce que l'Afrique avait déjà accusé un retard sur l'Europe.

L'ignorance, la naïveté, la passivité et l'immaturité étaient telles que les Africains vendaient des êtres humains, qui plus est leurs propres frères de race, contre un vieux fusil, une bouteille de whisky ou un morceau de miroir...

Une personne qui se dévalorise, se sous-estime, ne dispose pas d'assez d'énergie pour aller loin, s'élever. S'il se rapporte en arrière, vers XVème siècle, dans l'histoire des rencontres de l'ensemble qui est la société africaine avec la culture européenne, on peut se rendre compte de la perception dans le chef de l'Africain, l'effet de l'action de la culture occidentale.

Jean-Paul Yawidi renseigne que l'analyse des effets psychologiques des rencontres de l'Africain avec l'Euro-occidental conduit à l'affirmation qu'en principe, ce que nous appelons « jugement de valeur », dans toute rencontre entre un sujet et son vis-à-vis, n'a pas été le même du côté de l'Africain et de celui de l'Occidental. L'image du blanc était très positive chez le Noir. Elle était et est encore riche, pleine d'être. Par contre chez les Blancs, les premiers rencontrés par les Noirs, sujets de Muzinga-à-Nkumu, l'image du

Noir était porté à s'identifier au blanc, le Blanc, lui, s'éloignait du Noir, refusait de s'identifier à lui.⁴

La vérité historique nous enseigne que les négriers prenaient rarement le risque de pénétrer dans des forêts denses à l'époque ; ils campaient sur la côte attendant paisiblement que des traîtres viennent livrer leurs propres frères. Si la traite négrière est un crime contre l'humanité, l'Afrique doit, elle aussi demander pardon car la traite négrière n'aurait jamais été aussi massive sans la complicité des nègres eux-mêmes.

L'idéologie de la traite négrière et de l'esclavagisme, depuis la nuit des temps, consiste à nier l'humanité à la personne qui y est soumise. La personne humaine, lors de la traite négrière, est perçue comme une chose et non comme un être humain. Son maître dispose de lui comme il disposait de tout autre objet en sa possession. L'Africain n'a pas échappé à cette chosification. Il en a gardé des marques indélébiles qui ont fortement joué sur l'image qu'il devait afficher de lui-même.

Durant la traite négrière, l'Africain était vendu comme une marchandise au marché, exécuté sans procès au gré du maître, il ne réalise pas un devenir différent de celui d'un être à qui l'on inflige des volontés. Il n'a ni volonté à exprimer, ni personnalité à prévaloir. L'assimilation de ce statut d'objet, d'esclave a détruit dans l'Africain, toute aspiration vers l'expression de la personne humaine proprement adulte.

Les historiens africains happés par la fierté plutôt qu'animés par l'objectivité scientifique, ont tort d'apprendre aux enfants que c'est la traite négrière et la colonisation qui expliquent le retard de l'Afrique. C'est plutôt le retard de l'Afrique qui a rendu possible et facilité la domination étrangère.

Si l'Afrique s'était mise au travail pour se constituer en nations fortes, jamais des Européens n'auraient pu l'étaler sur une table de Berlin pour se la partager comme un gâteau docile. Car, au lieu de résister en bloc contre la pénétration coloniale, les royaumes africains s'entre-tuaient et les vaincus étaient réduits à l'esclavage.

⁴ YAWIDI J.P., *Op. cit.*, p. 90.

Cette adhésion au désordre et à l'émiettement est devenue culturelle et sévit toujours. En effet, à chaque fois que des bouffons se rencontrent à des sommets de chefs d'Etat africains pour prétendre créer les Etats-Unis d'Afrique, ils demeurent jaloux de leurs pouvoirs respectifs souvent usurpés par les armes ou la fraude électorale, se perdent en querelles puériles et se séparent sans aucun résultat palpable.

Cela, les intellectuels africains le savent, mais se gardent de le dire. Ils refusent d'admettre que le seul pays d'Afrique Noir qui émerge du lot du point de vue de l'organisation économique, est celui qui n'a pas été dirigé par des Africains, en l'occurrence l'Afrique du Sud. Ils se gardent de dire que l'Afrique Noire réunie, immense et riche de ressources naturelles, est économiquement en deçà d'un petit pays européen comme la Belgique.

Ils préfèrent disperser leurs forces en portant plainte contre « Tintin au Congo », en faisant le procès des discours racistes de Sarkozy ou Macron, bref, ils s'enlisent dans l'émotion et oublient les batailles urgentes qu'ils doivent mener pour relancer l'Afrique et laver l'humiliation dont elle dit être l'objet.

Et les Chefs d'Etat qui prétendent être des intellectuels en avance sur leurs pairs parce qu'ils ont des diplômes, n'utilisent pas leur savoir pour faire avancer leur pays, mais pour duper la majorité analphabète qu'ils gouvernent. C'est ainsi que certains s'affirment comme leader mondial de la lutte contre la fracture numérique alors qu'ils n'ont même pas d'électricité chez eux ; ils érigent des monuments de béton pour appâter les ignares et épater les électeurs alors qu'ils sont incapables d'assurer une activité aussi élémentaire que le ramassage des ordures.

Les intellectuels africains refusent de critiquer l'Afrique et s'offusquent quand d'autres le font à leur place. Il en est ainsi de l'inflation nataliste. Les observateurs européens qui ont osé dénoncer la tendance désinvolte des Africains à faire un nombre d'enfant excessif compte tenu de leur condition modeste ont essuyé une riposte émotive farouche de la part des intellectuels africains.

Pourtant, il n'existe pas une vérité aussi évidente. Il est déjà difficile, dans la conjoncture actuelle d'assurer à un seul enfant, protection, éducation de qualité et bonne santé. L'Africain en fait 8, 9, 10 alors qu'il est le plus pauvre sur la terre.

La pléthore d'enfants innocents qu'on est incapable d'entretenir et qui dorment comme des sardines dans des chambrettes étriées avec d'autres membres de la famille suscite la promiscuité et, de plus en plus, la pédophilie incestueuse. La promiscuité s'exporte d'ailleurs allègrement en Europe où des Africains, sans but précis s'entassent, dans des immeubles insalubres qu'ils transforment en pétaudière.

Ces gens s'organisent en mouvements de « sans-papiers » pour réclamer dans le pays d'autrui des droits qu'ils n'ont jamais pu avoir dans leur propre pays natal. Les intellectuels africains ne savent pas leur dire la vérité. Au lieu de les exhorter à rentrer chez eux plutôt que d'être l'objet d'arrestations et d'expulsions dégradantes, ils préfèrent la solution de facilité, c'est-à-dire accuser les gouvernements européens de racisme et de xénophobie.

Aujourd'hui encore, des milliers d'Africains se laissent bercer par le mirage européen, s'entassent comme des esclaves dans des pirogues de fortune et meurent en mer de manière inaperçue comme des oiseaux.

Les intellectuels africains défendent l'idée selon laquelle la pauvreté de l'Afrique est aggravée par le caractère inopérant des plans d'ajustement structurel imposés de l'extérieur. Il y a certes une part de vérité dans cette assertion. Mais nos intellectuels omettent de souligner, dans le même sillage, qu'à la tête de nos Etats africains, on retrouve des voyous, des gangsters, des dealers et des bouchers qui vendent une partie de leur territoire maritime pour une pêche étrangère destructrice, une partie de leur territoire terrestre pour le dépôt ou l'enfouissement de déchets toxiques et qui attisent des guerres civiles pour affaiblir ou exterminer une ethnie qui ne leur est pas favorable.

A la malhonnêteté vient se greffer l'égoïsme. Des chercheurs, européens et américains notamment, ont sacrifié leur vie, au sens propre du

mot, pour trouver des formules et des recettes qui, aujourd'hui encore profitent à l'humanité tout entière.

Pendant ce temps, l'Africain rêve d'une richesse acquise sans travail. Il semble aimer la facilité, les jeux de hasard et de la mendicité. Il se repose sans avoir travaillé. Il se distrait sans avoir déployé d'énergie, au point qu'il est fatigué pour mériter la détente qu'il demande. Il s'accroche à sa vie, c'est le propre des bantu qui ne veulent à aucun prix mettre en danger leur vie quand bien même ils ne courent aucun risque. Toute chose qui exige de lui des sacrifices mettant à l'épreuve sa vie, il s'en détourne sans plus.

L'intellectuel africain lui cache son savoir si bien que lorsqu'il meurt, c'est « une bibliothèque qui brûle ». L'Afrique regorge d'une expertise féconde en matière de pharmacopée, mais les détenteurs de ce trésor le gardent jalousement et n'en font même pas profiter leur propre frère.

Il faut abandonner la rhétorique victimaire qui consiste à jeter tous nos malheurs sur le dos du blanc. Le Japon n'aurait jamais pu être ce qu'il est aujourd'hui s'il s'était contenté de se lamenter sur le sort d'Hiroshima et Nagasaki. Il faut avoir le courage d'un mea culpa constructif, l'humilité de prendre conscience de ses tares et le courage de travailler pour un avenir meilleur.

Il est vrai cependant que l'environnement culturel africain n'est pas toujours favorable à l'éclosion d'un esprit scientifique. On y retrouve des diplômés, mais peu d'intellectuels. L'aliénation de l'individu au groupe, poussé à l'extrême, inhibe l'affirmation des talents. Le tout fonctionne comme un panier à crabe où celui qui veut émerger est tiré par le bas par ses pairs. L'individu qui échappe et réussit est tenu de nourrir tout le groupe. Ainsi, il ne peut épargner en vue de placements bénéfiques. Il n'est pas étonnant que c'est lorsqu'il voyage en occident que l'Africain est à même de donner le meilleur de lui-même. Beaucoup de savants, de poètes et de chercheurs africains n'ont pu briller qu'en s'exilant loin de leur terre natale.

Il est donc évident que le développement de l'Afrique ne relève pas seulement d'une panoplie de recettes savantes comme le rééquilibrage de la balance des paiements, la croissance à deux chiffres, etc. ; c'est une question

de comportement et d'attitude face à la difficulté. Certains auteurs africains ont préféré, à juste titre, l'ajustement culturel à l'ajustement structurel. Car, alors que les pays riches travaillent sans répit comme s'ils étaient pauvres, l'Africain se prélassé et saute sur tout prétexte pour manger et danser, y compris le deuil...

Le concept « développement » doit nous interpeller en raison du rapport énigmatique que nous entretenons avec lui. Voilà en effet un concept qui est censé être la clef de notre devenir historique. L'économie du développement nous apprend en effet que modernité est égale au développement.

Cependant la mise en œuvre des politiques du développement en Afrique conduit à un effet paradoxal. D'une part, celui d'appauvrir les destinataires de ces politiques (les peuples du tiers-monde) et d'autre part, celui d'enrichir les prestataires de ces politiques (les acteurs du développement: experts, coopérants, professeurs, conseiller, membres des gouvernements). Ce qui est curieux, c'est qu'en dépit de cet effet paradoxal, il ne nous vient pas à l'esprit l'idée de nous interroger sur la légitimité scientifique et politique de ce paradigme de notre modernité et nous lui restons attachés comme à la prunelle de nos yeux. Il faut donc que l'on se pose une question: quelles sont les raisons de cet attachement ?

Il me semble que les raisons de cet attachement sont en vérité fort simples : cet attachement est l'indice de la vision européocentrisme du monde qui gouverne nos esprits.

Toute notre éducation scolaire et universitaire nous prépare à adhérer à une vision évolutionniste du progrès historique, à une vision du progrès historique en termes de développement.

Cette vision est tellement présente dans notre système d'éducation que nous finissons par la considérer comme une vision naturelle, voire logique, à un point tel qu'il ne nous vient pas à l'esprit l'idée de nous interroger sur la légitimité politique et scientifique du concept de développement.

Or l'archéologie du concept de développement nous a montré que c'est un concept idéologiquement chargé, d'une part, comme vision des politiques à mettre en œuvre pour conduire les sociétés du tiers-monde à la modernité, le paradigme du développement a été introduit dans les relations internationales comme argumentaire géopolitique pour faire prospérer les intérêts des Etats-Unis d'Amérique, d'autre part, comme vision de l'itinéraire historique des sociétés en général, le paradigme du développement exerce en sciences sociales une fonction idéologique. Celle d'occulter les rapports de force à l'origine de la domination que l'Occident exerce sur le reste du monde.

Fondamentalement, le paradigme du développement doit donc être analysé comme un paradigme au service d'un dessein étranger aux intérêts des peuples du tiers-monde. Soyons concrets et rationnels : les politiques de développement conduisent à une mise en valeur de nos richesses sous l'angle de la rentabilité externe alors que l'objet élémentaire de toute politique économique est de mettre en valeur les richesses nationales sous l'angle de la rentabilité interne.

C'est dans cette perspective que nous estimons qu'il nous faut résolument et de façon définitive, refuser obstinément les politiques de développement et mettre à la place des politiques de la renaissance africaine. Nous devons, à plus forte raison, tourner le dos aux politiques de développement que les faits nous montrent que tous ceux qui, en Afrique n'ont pas mis en œuvre des politiques de développement ont su créer une économie prospère. Je veux parler de l'Afrique du Sud sous l'Apartheid et de la Rhodésie (Zimbabwe) d'Ian Douglas Smith.

L'Afrique n'est pas en retard. Elle n'a pas un retard à rattraper. L'Afrique est pillée, saccagée, violée, cassée, spoliée, expropriée, vidée, sucée par les africanophages. Pour faire cesser ce vandalisme auquel se livrent les africanophages, l'élite intellectuelle doit préconiser une autre politique économique. Serait-ce celle qui est inhérente au paradigme de la renaissance africaine.

Il sied de reconnaître, comme le dit l'Universitaire Kā Mana que le fond du problème de l'économie africaine n'est pas essentiellement économique. Plus on l'analyse, plus on se rend compte qu'il est éthique, qu'il est anthropologique et philosophique.

Ce fond du problème concerne de nouveaux choix de civilisation à faire, radicalement. Cela signifie que ce dont il est question dans ses fibres les plus profondes ne renvoie pas prioritairement aux préoccupations propres aux économistes de métier et aux spécialistes financiers, mais à une question d'intelligence et d'imaginaire global d'un peuple. Une question de construction de l'être-ensemble et de l'engagement à transformer l'ordre social en un espace de richesse, de prospérité, de développement et de bonheur partagé. Il concerne tout le monde et traverse tous les champs de la vie. Ses enjeux sont ceux des valeurs et des dynamiques de sens pour fertiliser l'existence communautaire.

En mettant la question économique au cœur de la dynamique de l'imaginaire social africain, les réflexions de l'élite intellectuelle africaine doivent s'inscrire dans une sphère de recherche dont l'intérêt est évident : faire émerger un ordre économique au service de la communauté humaine, fondamentalement. Elles promeuvent en cela une vague de fond que l'on doit considérer aujourd'hui comme un changement radical en cours dans le monde entier.

II. UNE ELITE INTELLECTUELLE AU SERVICE DES AFRICANOPHAGES

Le Sud-africain Steeve Biko ne disait-il pas : « Faites frémir la pensée et vous faites frémir tout un système ». Si les intellectuels n'avaient pas tant de force, pourquoi auraient-ils été persécutés à travers les temps ?

L'intellectuel (qui incarne la matière grise) est le levier le plus puissant de l'économie du continent africain. C'est aussi par lui que passera la libération de tout le continent. Les intellectuels en tant qu'éclaireurs peuvent se réapproprier l'image du continent en communiquant, dans des termes accessibles à tous, autour des nouvelles voies possibles, des moyens de les mettre en œuvre et des avantages qui en découleraient.

L'envie d'action doit dépasser le milieu intellectuel, le cadre moelleux des ministères et les salles de conférence, pour prendre racine dans le cœur de chaque citoyen. Les grandes causes avancent mieux quand elles ont le soutien des masses. Chacun peut agir à son niveau : étudiants, universitaires, ONG, syndicats, associations, etc. Chacun peut s'exprimer à travers les écrits, la radio, la télévision, la poésie, l'internet, la chanson, le théâtre, le cinéma, la peinture, le graffiti.

L'exemple du cinéaste mauritanien Abderrahamane Sissako est éloquent car quiconque a vu son film « Bamako » a compris avec la plus grande clarté les méfaits de l'aide internationale et est convaincu de la nécessité de rompre avec ce modèle. Aucune contribution, aucune réflexion n'est inutile, qu'elle soit exprimée dans un cadre de réflexion collective ou de manière personnelle. Les énergies interconnectées vont se décupler et l'internet pourra être un support important pour coopérer, échanger, discuter dans le but de sortir l'Afrique du sous-développement.

On peut douter dans l'isolement mais la force du groupe lève les barrières que notre esprit peut créer lui-même. Ce qui permet de prendre de la hauteur sur les sujets et de développer l'esprit critique, essentiel à l'éveil des consciences. C'est par des étapes successives mais systématiques que l'objectif sera atteint. « Le plus grand arbre est né d'une graine menue ; une tour de neuf étages est partie d'une poignée de terre », écrivait le philosophe chinois Lao-Tseu.

Si nous avons le sentiment d'être petits, nourrissons-nous d'exemples réussis et dans ce cadre, une initiative en Turquie mérite d'être soulignée : Quatre intellectuels turcs ont su faire avancer le rapprochement entre la Turquie et l'Arménie grâce à une simple pétition sur internet. Ils ont certes été décriés par les autorités de leur pays mais au final, ils ont contribué à faire avancer le débat figé depuis des décennies alors qu'ils n'étaient que quatre.

On peut également constater, qu'à force de critiques répétées les institutions financières internationales s'engagent vers une réflexion nouvelle

visant à revoir leur action et leurs exigences auprès des pays emprunteurs. L'avancer est certes timide mais il mérite d'être souligné.

L'un des traits caractéristiques de l'intellectuel est son refus du silence face à l'inacceptable. Ne pas le faire, c'est démissionner. Il faudra travailler sans relâche pour s'affranchir du contexte, consentir des sacrifices car rien ne vient sans effort. Chacun de nous a sa place dans ce grand combat du XXI^e siècle qui amènera le continent dans le concert des grands. Le combat commence en nous car, avant de communiquer, il faut se convaincre soi-même.

Il est notable de savoir qu'au-delà de l'économie, il faut voir, comprendre, penser et vivre l'homme comme moteur et levier du développement : l'homme dans toutes ses dimensions, dans la plénitude de ses besoins, de ses quêtes et de ses aspirations vitales. Quand on parle de développement, c'est de cet homme intégral que l'on parle. Sans cette vision globale de la réalité humaine, il n'y a pas du tout une perspective fertile du développement du continent d'Afrique.

Cette perception des choses nous exige une dynamique de construction des actions communautaires ; c'est-à-dire la lutte menée conjointement pour changer les choses. Cette lutte a un horizon mondial et c'est dans cet horizon qu'il faut placer la quête du développement des peuples africains.

C'est par le travail, la recherche, les conférences que nous enrichirons la base de connaissance essentielle à une analyse lucide et pertinente. Ne prenons jamais pour argent comptant une analyse, même si elle vient d'organisations qui nous paraissent respectables. Ayons l'esprit critique et curieux. Ne plaignons pas notre temps et notre travail car la connaissance est la voie du respect de nous-mêmes et du continent que nous aimons. Ne soyons pas des pions endormis !

En Afrique, on a coutume de se rassurer en disant « ça va aller ». Tout nous incite à croire que ça va aller mais pour que ça aille : il faut oser ! Cette initiative d'action est capitale pour sortir l'Afrique du sous-développement.

L'élite intellectuelle en sa qualité d'éclaireur de la société, elle est appelée à préconiser des actions constructrices, celles qui poussent la conscience du changement, la construction d'alternatives et le pouvoir de produire une autre réalité sociale à s'affirmer comme puissance de libération, énergie de liberté et de novation par des initiatives et des actions collectives, force d'organisation sans laquelle rien de nouveau ne peut voir le jour dans le continent africain. En même temps qu'il est souffle de révolte constructrice, l'intellectuel est pouvoir créateur d'un autre monde possible : un homme de responsabilité dont les actions menées dans un contexte communautaire créent une société du pouvoir créateur.

L'Afrique fait face à une catégorie d'individus qui se nourrissent et s'enrichissent à partir de l'appauvrissement des peuples africains. On les trouve en Occident mais aussi en Afrique.

C'est pourquoi Kheperu Kemet a forgé le concept d'africanophage pour bien identifier les adversaires de l'Afrique. L'Africain est naïf. Sa naïveté est manifeste dans la gestion de ses relations avec l'étranger. Il offre à ce dernier des possibilités d'établissement dont lui-même ne bénéficie guère s'il est en séjour dans le pays de son hôte.⁵

Ce qui est étonnant, c'est le fait que l'Africain désigne sa naïveté d'hospitalité légendaire, comme le dit Jean-Paul Yawidi, pour voir la conscience tranquille. Le petit commerce exercé chez lui, en majorité, par l'étranger venu sans capital ni ressources autres que son habileté à s'organiser comme groupe. Alors que chez ce même étranger on empêche à l'Africain d'exercer la profession ressemblante, le même étranger, au lieu d'œuvrer pour le bien de l'Africain, se transforme en loup et le menace sur sa propre terre avec la bénédiction d'autres Africains, prête-nom ou parapluie. Ce dernier s'offre comme protecteur de l'étranger au détriment de son

⁵ KHEPERU N. KEMET, « Discours aux Africains. Les solutions concrètes pour organiser les sociétés africaines comme espace de modernité », Texte de la Conférence de Poitiers, 16 Novembre 2008, disponible sur *uhem-mesut.com*.

compatriote africain. Il mettra tout en œuvre pour que l'étranger se comporte en roi, comme dans une terre conquise.⁶

Ce concept d'africanophage permet de comprendre que ce ne sont pas seulement les Occidentaux qui peuvent être considérés comme nos adversaires. Il convient de ne pas perdre de vue qu'aux Etats-Unis des hommes blancs ont été lynchés par le Ku Klux Klan pour avoir combattu le racisme.

Il y a donc parmi les occidentaux des personnes qui portent en elles les valeurs universelles des droits de la personne quelle que soit sa culture, sa nation ou son isoderme.

Les adversaires de l'Afrique sont uniquement les africanophages. Qu'ils soient Occidentaux ou Africains. Les africanophages sont puissamment armés et disposent donc d'une grande capacité de répression. Ils nous observent et sont prêts à nous éliminer sans état d'âme dès lors qu'ils sentent que nous constituons une menace sérieuse. Lumumba, Ruben Um Nyobé, Ernest Ouandié, Félix Moumié, Kwamé Nkrumah, Thomas Sankara, Laurent-Désiré Kabila sont leurs victimes les plus illustres. Cheikh Anta Diop aussi qui avait été interdit d'enseignement à l'Université de Dakar jusqu'à la fin des années soixante-dix.

Les africanophages ne conçoivent l'autre que comme un moyen qu'il peut utiliser pour aboutir à leur propre satisfaction et leur propre réalisation. Ils désirent choses êtres pour sa propre jouissance.

Comment vaincre l'africanophagisme en Afrique ? Sûrement pas par une attaque frontale, estime Kheperu Kemet du fait que nous sommes à armes inégales. Les africanophages d'Occident n'hésitent pas à faire des interventions militaires pour venir au secours de leurs congénères africains. La stratégie de lutte contre cette catégorie d'individus est la méthode du judo. Cette méthode consiste à se servir de la force de l'adversaire pour le déséquilibrer.⁷

⁶ YAWIDI J.P., *Op. cit.*, p. 66.

⁷ KHEPERU N. KEMET, *Loc. cit.*

On aurait pu penser qu'en Afrique, la méthode du judo consisterait à prendre les africanophages occidentaux au piège de leur propre discours en jouant à fond la carte de la démocratisation des régimes politiques. Cela permettrait de prendre leur opinion publique à témoin et les priver des arguments par lesquels ils justifient auprès de celle-ci leur intervention militaire. Mais l'exemple du Front Islamique Salut qui en Algérie a été privé de sa victoire électorale avec la complicité des africanophages occidentaux nous montre que ce n'est pas là une bonne solution. Car les africanophages tiennent un double langage. Ils veulent bien des élections démocratiques mais à condition toutefois qu'elles portent au pouvoir des africanophages africains.

Comme on peut le constater la question reste posée : peut-on vaincre la coalition des africanophages occidentaux et africains en évitant un affrontement direct ? Faute de pouvoir répondre à cette question, on doit au moins la poser. Nous ne pouvons pas ignorer cette question. Thomas Sankara est mort à l'initiative de la coalition des africanophages occidentaux et africains. Une chose est certaine: nous devons nous interroger sur les moyens qui peuvent permettre d'éviter un affrontement frontal avec la force militaire des africanophages occidentaux et africains. Deux pistes peuvent être soumises à la réflexion :

La première consisterait à miser sur la capacité de la diaspora mélanoderme en Europe et aux Etats-Unis d'Amérique à neutraliser les ingérences militaires occidentales dans le processus démocratique en Afrique. La stratégie consisterait à ce que cette diaspora s'investisse complètement dans la vie politique en Europe et aux Etats-Unis d'Amérique pour accéder aux postes de décision et d'influence: parlement, gouvernement, médias, entreprises, mairies, etc.

La seconde consisterait à prendre à témoin l'opinion publique internationale en invitant les médias et les organisations de la famille des Nations Unies à ouvrir un débat sur la question de la manière la plus correcte de poser la question de la démocratie en Afrique. Ce débat permettrait de mettre les africanophages occidentaux sous la pression de leur propre opinion

publique et par ricochet frayer le chemin du développement du continent africain.

L'élite intellectuelle africaine ne doit pas oublier ce limon de lutte contre les dominations qui écrasent, les exploitations qui amputent, les aliénations qui écartèlent et les déshumanisations qui stérilisent le continent africain.

N'oublier pas, non plus les exigences de construire une conscience libératrice, la puissance créatrice d'alternatives crédibles et le pouvoir communautaire qui conduisent aux révoltes constructrices pour l'avènement du développement de l'Afrique. Il est question d'une anthropologie de grand souffle, dont le continent africain a besoin maintenant pour s'engager dans les grandes batailles pour changer le monde, pour construire l'avenir dont nous avons besoin.

Plus clairement et plus concrètement, il s'agit d'une « démarche pragmatique et raisonnée » qui « consiste à développer les dynamiques consensuelles internes, à rassembler des potentialités et constituer une force collective capable d'offrir des biens et des services à la communauté tout en articulant ces modalités d'organisation aux rapports conflictuels externes par l'exercice d'un pouvoir collectif, c'est-à-dire l'établissement du rapport de forces nécessaire à la négociation et au compromis avec les autorités africaines.

III. NOUVEAUX CHIENS DE GARDE ET FORCES PROGRESSISTES FACE AU NEOLIBERALISME PREDATEUR

L'étreinte du néolibéralisme est la violence la plus visible sous laquelle les Etats africains fléchissent et se décomposent. Elle nous étouffe et nous tue sans que nous donnions l'impression de vouloir briser leur étau ni résister à leur emprise sur nos consciences. Contre ce système du néolibéralisme mondialisé, les critiques fusent de toutes parts. On s'en prend au capitalisme dévoyé qui soumet « la totalité des activités humaines à la loi de l'argent ».

On dénonce l'inhumanité du système et ses menaces sur l'avenir. On met en lumière son caractère insensé et sa folie. En même temps, l'élite intellectuelle africaine ne sait proposer quelque chose de nouveau comme alternatives crédibles, qu'il s'agisse d'alternatives sociopolitiques, de propositions pour un nouveau système économique mondial ou pour une nouvelle culture de solidarité entre les nations africaines.

Nous nous sommes toujours demandés pourquoi les propositions alternatives de l'élite intellectuelle africaine au néolibéralisme mondialisé n'arrivent pas à s'imposer dans des actions de grande envergure.

« Jusqu'ici, les initiatives du commerce équitable ou celles des réseaux altermondialistes ne semblent pas ébranler l'assurance du Moloch ultracapitaliste. Le monde demeure tel qu'il est. Les chiens altermondialistes aboient pendant que la caravane néolibérale passe et continue son œuvre de destruction », nous fait remarquer le Philosophe Kă Mana.

Pourquoi l'élite tant intellectuelle que politique ne parviennent pas à bousculer le cours de chose ? C'est parce que le monde entier est fasciné par le processus d'occidentalisation de la planète. On donne l'impression de croire que ce processus, malgré ses incohérences et ses folies, conduira l'humanité vers une ère de bonheur.

A notre humble avis, il est impérieux de dénouer avec ce principe. Plus les intellectuels africains étudieront le processus par lequel l'Occident s'impose au monde depuis le début de l'ère moderne, plus ils se rendront compte que la violence inhérente à ce processus est incompatible avec toute idée d'un bonheur collectif à bâtir pour toute l'humanité. Nous en venons même à nous demander si ce ne sont pas les bases mêmes de l'Occident en tant que civilisation qui sont structurées par une violence irrémédiable.

La culture africaine a un lourd déficit technique et scientifique à réduire, quand l'aura-t-on enfin compris ? Or nous nous trouvons aujourd'hui à la veille d'une nouvelle révolution technique rendant justice à notre environnement d'une part, et de l'autre, à l'accroissement indésirable des contradictions industrielles de méthodes et système de production polluants ou consommant trop d'énergie. Peu d'intellectuels se donnent la peine de

répondre à ces urgents questionnements ! Cela, à mon avis, les disqualifie tous.

Toute l'Afrique fait comme si les Africains ne devaient pas répondre adéquatement, et pour le moins rapidement aux exigences énergétiques et techniques avec lesquelles ils comptent réaliser leurs existences et les entretenir. On croit toujours ou encore qu'on va indéfiniment continuer à rouler en voitures étrangères, à acheter clé sur portes les systèmes de production issus de l'occident, de la Chine... Et dans ces conditions, nous devons savoir que la misère et la pauvreté est notre seul avenir.

Ce n'est qu'en produisant ses propres moyens et instruments de réalisation qu'on arrive à accumuler d'une part, et de l'autre à s'épanouir librement et efficacement. Sur ce point de vue capital, et non moins fondamental, l'élite politique et intellectuelle africaine est restée coi. Surprenant. Et disqualifiant. Ou n'est-ce que le vrai visage de l'africain négligeant d'aller au fond des choses parce que cette démarche le priverait de sa petite voiture étrangère... ? Etre intellectuel, c'est aller jusqu'au bout de la logique, quelles qu'en soient les conséquences. Sinon, on trompe, on ment, on fausse la raison et l'avenir en se prétendant faussement intellectuel.

Les Africains ont, à mon avis assez joué à ce jeu truqué ou tronqué du sine qua non... il est grand temps qu'ils soient sincères avec eux-mêmes parce qu'il en va de leur crédibilité et de l'avenir de nations et peuples entiers desquels ils se disent être les esprits éclairés. Un intellectuel résout des problèmes, il ne les contourne pas. Il ne suffit pas aujourd'hui de porter un titre académique quelconque, de parler beau français ou bon anglais pour s'autoproclamer intellectuel en Afrique ; il faut se donner la peine de prouver qu'on est en mesure et à la hauteur de résoudre rapidement les problèmes dont souffrent les sociétés et les Etats africains. Ou du moins de découdre les contradictions qui les empêchent d'aller de l'avant.

Celui qui ne sait pas le faire ou apporter réponse satisfaisante à la solution des dilemmes rongement gravement l'avenir des africains; celui-là, n'en déplaît à ses titres acquis en occident ou même la haute opinion qu'il

a de lui-même, n'est hélas qu'un instruit banal tout court. Il lui manque l'esprit supérieur qui le lie au bien-être des siens.

Depuis la Grèce antique jusqu'à l'actuelle mondialisation, tout se passe comme si les progrès philosophiques, scientifiques, socio-économiques et culturels de l'Occident s'accompagnaient toujours quelque part d'une destruction profonde de l'être humain. La démocratie en Athènes était construite sur la destruction d'une vaste frange de la population qui n'avait aucun droit à la liberté et devait travailler pour les hommes libres.

Le système féodal précipitait dans l'espace du non droit d'immenses couches des populations désespérées. Le triomphe de la bourgeoisie comme force historique et l'avènement de l'ère industrielle ont soumis des peuples et des civilisations à leur barbarie. Aujourd'hui, c'est cette barbarie qui s'est mondialisée sous le signe du libéralisme.

Seulement, les forces de ce système déploient une telle énergie de conditionnement de l'imaginaire public qu'elles arrivent à convaincre beaucoup d'esprits du bien-fondé de leur vision du monde et de la nécessité de croire que l'avenir chantera un jour ou l'autre pour la gloire éternelle du bonheur capitaliste.

Par une sorte de prestidigitation et de manipulation savamment orchestrées depuis des siècles, elles sont parvenues à structurer des mentalités qui convainquent les victimes du système de croire encore dans le système. De toutes les façons, même si les victimes décidaient de s'en prendre au système, celui-ci a les moyens de les tenir en laisse et de les maintenir dans une soumission physique et psychologique : sa dictature est implacable et impitoyable. La seule manière d'en sortir pour les victimes, c'est d'en adopter l'esprit et de développer elles aussi une capacité de violence égale ou supérieure à celle des oppresseurs.

Dans un tel contexte où nous sommes plongés jusqu'au cou et où nous étouffons sans espoir, il est illusoire de croire que l'avenir de notre continent se construira avec bonheur dans notre insertion pure et simple dans le système actuel d'occidentalisation du monde. Il est également illusoire de

croire que nous sortirons de ce système pour imaginer sereinement une voie africaine qui s'épanouirait sans obstacles.

Le réalisme aujourd'hui est la démystification du monstre en nos esprits. Le développement de la conscience que nous devons avoir de son emprise sur nous et de tous les méfaits qu'il développe pour notre inhumanisation : « imprévoyance, pillage, destruction, prédation, guerres, violences de toutes sortes ».

L'idée de démystification du monstre n'a pas été prise suffisamment au sérieux dans notre société. Nous ne nous rendons pas compte que nous nous laissons sous la dépendance du système de la violence néolibérale et qu'il faut libérer nos esprits de cet envoûtement non pas pour sortir de la modernité comme on a tendance à caricaturer toute idée de libération par rapport à l'emprise de l'Occident en nous, mais pour promouvoir l'idée selon laquelle la violence de l'Occident est une construction culturelle dont il faut libérer l'Occident lui-même aujourd'hui. Plus exactement, il faut sortir de la violence de l'occidentalité violente afin de promouvoir une mondialité non-violente dans la tête des hommes.

C'est un travail idéologique fondamental que l'Occident ne peut pas faire et dont le centre ne peut être que l'Afrique, le continent où l'on peut voir ce que la mondialisation a de pire dans sa substance et dans ses pratiques sociales.

Démystifier le monstre, c'est aussi créer une opinion publique capable de s'inscrire en faux contre les tendances lourdes d'un système mondial qu'il faut radicalement remettre en cause pour pouvoir aménager des espaces d'éducation à l'esprit qu'il faudra promouvoir pour le combattre. L'éducation devra être l'arme capitale pour créer non seulement un esprit d'anti-mondialisation, mais l'esprit d'altermondialisation. Ce dernier et à comprendre comme une dynamique permanente de réflexion, de recherche et d'action pour de nouvelles initiatives de démystification du monstre, à très large échelle, et d'imagination publique créative, toujours à très large échelle.

C'est parce qu'il manque au monde actuel des hauts lieux d'éducation à la non-violence que la violence de la mondialisation néolibérale paraît ne pas avoir de concurrent dans sa vision du monde. Sortir de l'occidentalité comme idée violente des réalités humaines ne sera possible que si ce projet prend corps dans des lieux d'espérance pour l'humanité non-violente.

Quand on prend la question du développement dans le contexte des années 60-70, on comprend les théories qui l'expliquent dans le cadre de la guerre froide. Les deux grands pôles du monde sont à ce moment-là les Etats-Unis et l'URSS, l'Occident et l'Est. Ce sont eux qui sont les champs du développement, selon un principe de domination qui les confronte l'un à l'autre.

Le tiers monde est le monde du sous-développement, confiné dans l'impuissance et condamné à s'affilier à un camp ou à un autre pour exister et penser son développement. Dans ce cadre, le sous-développement comme arriération économique ou technologique impose l'idée de rattrapage, il impose en même temps l'idée de libération et même celle de développement intégral qui ne sont compréhensibles que dans le cadre mondial de l'époque.

Mais ce que l'on ne voit pas, c'est le fait que ce contexte lui-même a créé un mode de pensée, une structure d'esprit qui enferme le tiers-monde dans une vision pessimiste de lui-même et les puissances que sont l'Occident et l'Est dans une vision de domination comme leur vocation. Le leitmotiv dans cette hégémonie, c'est l'assujettissement des Africains considérés comme faibles. Ce que notre regard conscient ne semble pas voir ou ne semble plus vouloir voir, n'en continue pas moins d'exister et de s'agiter en nous, autour de nous.

L'élite tant politique qu'intellectuelle africaine est l'enfant et des puissances occidentales comme orientales voudraient qu'il le demeure. Elles l'empêchent de s'organiser chaque fois qu'il veut en prendre l'initiative quelque timide qu'elle soit, par un des siens.

Le contexte reçoit les idées mais il configure aussi les esprits. Il enfonce les pauvres dans la pauvreté, les faibles dans la faiblesse et les impuissants dans l'impuissance, tout comme il renforce les puissants dans

l'idée qu'ils sont faits pour la domination politique, pour l'exploitation économique des autres et pour l'enfermement de ceux-ci dans l'aliénation culturelle.

C'est assertion nous démontre que le contexte n'est pas seulement un cadre, il crée les hommes et les sociétés à son image. L'Afrique est cette création, fruit d'une configuration mentale et d'un mode de pensée que Godefroid Kă Mana appelle « l'imaginaire vicié » : l'idée, la vision, la représentation pathologique que l'on se fait de soi et qui fait de soi ce qu'on est.

Si le continent africain n'a pas pu sortir du sous-développement chronique qui était le sien dans les années 60-70, malgré les idées de rattrapage de l'Occident, de libération par rapport au système et de développement intégral, c'est parce qu'il était, dans son imaginaire, le produit du contexte non seulement comme cadre de vie et d'action, mais comme puissance de structuration de l'imaginaire, estime Kă Mana.⁸

Michel Séguier a même parlé de l'Afrique comme du continent du sous-développement et de l'anti-développement par excellence. Un continent dont le destin ne pouvait être que le choix entre l'Est et l'Ouest. Sans l'aide de ces pôles de puissance, elle n'était rien. Son destin devait être lié à l'aide des institutions occidentales ou des Etats forts comme l'URSS.

Après l'effondrement du mur de Berlin et l'éclatement du bloc soviétique, on crut un temps que le nouveau contexte de la mondialisation changerait le sort de l'Afrique. Malheureusement, la rationalité globale du néolibéralisme (triomphe de la concurrence et du profit comme esprit de guerre)⁹ a forgé un nouveau contexte, où le « devenir-nègre » du monde (généralisation du risque pour chaque personne de se retrouver dans le camp des êtres inutiles et superflus)¹⁰ et la « somalisation » de la planète

⁸ KĂ MANA, *De l'utopie créatrice aux révoltes constructrices pour la transformation sociale: leçons apprises au contact de Michel Séguier*, Pole Institute, Goma, 2014, p. 16.

⁹ DARDOT P. et LAVAL C., *La nouvelle raison du monde*, La Découverte, Paris, 2009.

¹⁰ MBEMBE A., *Critique de la raison nègre*, La Découverte, Paris, 2013.

(fragmentation des Etats, chaos social et règne des mafias)¹¹ ont condamné le continent africain à être créé à l'image même du contexte actuel.

Le mot de développement a peu à peu disparu du langage et du rêve africain pour être remplacé par celui d'émergence, nouveau formatage global de l'imaginaire africain, qui crée l'homme africain selon les canons d'une mondialisation où l'homme africain ne voit même pas qu'il n'est qu'une créature du contexte où il vit : un esclave de la logique du marché mondial, un objet superflu dont l'ordre mondial peut à tout moment se passer et un rien sans valeur dans la violence et la cruauté des Etats fragmentés et impuissants.

Si l'on prend au sérieux la quintessence du concept de « contexte » dont Michel Séguier fait allusion, le problème actuel de l'Afrique prend une autre dimension : la capacité de se créer soi-même dans une puissante dynamique de dé-formatage de l'imaginaire et du reformatage de l'esprit africain par la force de son énergie créateur. L'Afrique doit se créer elle-même et définir elle-même les relations qu'elle doit nouer avec le contexte actuel du monde. C'est dans cette révolution du décrochage de l'imaginaire que l'éducation des nouvelles générations africaines devra s'inscrire.

Aujourd'hui les Africains cotisent 3 ou 4 milles dollars américains pour aller se faire massacrer dans le désert de la Libye ou se faire tuer dans la méditerranée dans le souci d'atteindre l'Europe.

Pourtant cette grande somme d'argent peut permettre à ces derniers d'entreprendre une activité économique dans le continent. Mais ils préfèrent aller en Europe pour dormir sur des cartons et exercer des métiers du second rang. Les Africains, dans la plupart, des intellectuels préfèrent cette vie en Europe qu'en Afrique où ils seront à l'aise.

Les Africains doivent regarder leurs Africains voire des étrangers qui sont en train de réussir leur vie dans le continent en vue de s'inspirer et mieux orienter leur vie. L'Africain doit savoir qu'en Europe, tout le monde n'a pas du travail. La souffrance est partout, y compris en Europe. La spécificité

¹¹ ATTALI J., *Devenir soi*, Fayard, Paris, 2014.

des Européens par rapport à l'Africain est le fait que ces derniers se basent sur un secteur donné. C'est la synergie de tous ces secteurs qui fait la force de l'Europe et peut aussi faire la force de l'Afrique.

Si les Africains ne veulent pas prendre le taureau par les cornes et passent son temps à aboyer, il va continuer à le faire mais pendant ce temps, la caravane du monde passe. Le problème pour l'Afrique est qu'il faut la prise de conscience de l'Africain sur la corruption. Il y a le corrupteur et le corrompu. Tous les Africains sont animés par l'esprit de la corruption.

En Afrique quand on sollicite un service à l'administration publique, il faut se prémunir d'une autre somme, au-delà des frais exigés pour que la chose se fasse dans la rapidité. Il y a un tarif pour acquérir le passeport dans la rapidité et l'autre pour l'obtenir en suivant la procédure.

L'emploi ne s'acquiert plus sur base de compétence de l'individu mais par l'aptitude de ce dernier à être souple dans la corruption. L'étudiant néglige les cours parce qu'il sait qu'à la fin de l'année, il va comprendre. Si c'est une fille, son corps peut même servir à cette fin. C'est ainsi qu'en République Démocratique du Congo, par exemple, on parle des Points Sexuellement Transmissibles (PST). Bref, en Afrique, on corrompt sans même qu'on puisse lui demander. C'est devenu leur façon de vivre.

L'Afrique doit arrêter avec les jérémiades. Le monde s'en fiche de toutes les plaintes de l'Afrique. Nous devons comprendre que c'est par l'éducation que le continent va se développer. Nous ne devons pas envoyer, forcément les gens d'aller faire des études en Europe. L'Afrique, dans son état actuel, n'a pas besoin des doctorats, des masters, des licences ou autres diplômes, l'Afrique a besoin des ouvriers qualifiés dans tous les domaines : électronique, mécanique, électricité, construction, agriculture, médecine.

Lorsque l'Afrique aura des ouvriers qualifiés, cela va faire en sorte que l'Occident s'intéresse à l'Afrique, non plus, dans le sens de l'exploitation de ses richesses naturelles, mais pour son savoir-faire. Les occidentaux vont délocaliser leurs entreprises pour bénéficier de la main d'œuvre qualifiée de l'Africain. Ainsi, l'emploi sera donné aux Africains.

La Malaisie a, à une certaine époque, eu beaucoup d'ouvriers qualifiés. Cela a poussé le Japon à délocaliser ses entreprises en Malaisie en vue de bénéficier de cette main d'œuvre. Aujourd'hui, la Chine a tellement d'ouvriers qualifiés que les entreprises européennes voire américaines ont délocalisé pour ce pays.

Ce processus de délocalisation produit le transfert de connaissance et de technologie. Le transfert de connaissance ou de technologie ne se fera pas en envoyant les Africains faire des études en Europe. Le transfert se fait parce que l'Afrique crée les conditions qui permettent à ce que ces entreprises viennent investir en Afrique.

Face à cet impératif, la redécouverte des mythes antiques des sociétés africaines et l'invention de nouveaux récits-forces pour booster l'imaginaire africain, faire émerger de nouvelles possibilités de vie et de transformation du monde s'avère indispensable. C'est la puissance de cet imaginaire qui développe une économie, une politique et une culture d'énergies créatrices et d'initiatives de changement fertile.

CONCLUSION

Les analyses développées dans le corps de cet article font état d'une réalité socio-anthropologique selon laquelle l'élite intellectuelle africaine a, depuis les indépendances, refusé de faire le choix de la puissance, le choix de l'enrichissement utile et le choix du génie créateur innovant. Il s'agit d'un véritable refus parce que ce continent a tout pour orienter autrement sa destinée. Tout le monde sait, tout le monde dit qu'il a des richesses naturelles fabuleuses : le sol, le sous-sol, le soleil et de merveilleux écosystèmes nécessaires pour faire sortir des puissances émergentes voire mondiale.

Ce qui lui a manqué, ce sont les qualités des richesses humaines et des ressources d'imaginaire pour une gouvernance féconde. Le développement de ses ressources humaines ne dépend pas de l'étranger. Il est une dynamique endogène que le continent n'a pas voulu déclencher par la production des rationalités, des valeurs et des utopies nouvelles.

A l'échelle politique, au lieu de s'engager dans le déploiement du génie démocratique et de donner un gigantesque essor aux droits humains comme garantie de l'indépendance et de la bonne gouvernance, la plupart des Etats africains ont choisi d'être des dictatures désastreuses ou des démocraties. En outre, l'Afrique ne voit le monde que selon une grille de la dépendance, de l'extraversion et du soutien étranger, dans un tropisme nuisible dont les puissances étrangères ont encouragé le dévoiement pour plomber les forces inventives d'un continent appelé pourtant à un grand destin géopolitique de liberté.

Le chaos africain est entretenu par l'incompétence africaine et par l'irresponsabilité de ses élites intellectuelles et politiques. Celles-ci ont choisi un mode de vie et un style de gouvernance qui les rendent continuellement esclaves et improductives. Leurs choix sont une véritable catastrophe pour le continent. C'est avec ces choix qu'il faut rompre et l'Afrique s'est montrée malheureusement incapable de le faire. Par manque des forces endogènes de construction d'un grand dessein, d'une grande ambition, d'une grande destinée, on a laissé aux puissances étrangères l'opportunité de penser l'Afrique à la place des Africains, de trouver des solutions extérieures là où il fallait des réponses africaines aux problèmes de l'Afrique.

Quand les pays n'ont pas l'intelligence nécessaire pour être du bon côté des dialectiques vitales telles que Biyoya les a définies, d'autres pays décident de s'emparer de son espace. De multiples intérêts entrent en jeu et le dépouillent de son pouvoir créateur.

L'Afrique est victime non des autres, mais d'elle-même et de son manque de discernement historique sur les enjeux du présent et de l'avenir : les enjeux de puissance, d'enrichissement et de production d'un sens créateur à la vie. L'Afrique regorge des nations en crise de modèles et de valeurs. Elle ne peut se développer que par le changement qualitatif de ses structures et de ses hommes. Si aucune disposition ou mesure corrective n'est apportée à la mentalité et la culture induites par la crise et la guerre, les nouvelles structures, les générations futures risquent de perpétuer et charrier les antivaleurs et les mœurs politiques dissolues. Il s'impose l'impératif de l'exorcisation des démons de l'immoralité publique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ATTALI J., *Devenir soi*, Fayard, Paris, 2014.
- BONGELI Y.A.E., *Education en République Démocratique du Congo. Fabrique de cerveaux inutiles ?*, L'Harmattan RDC, Kinshasa, 2015.
- DARDOT P. et LAVAL C., *La nouvelle raison du monde*, La Découverte, Paris, 2009.
- KÄ MANA, *De l'utopie créatrice aux révoltes constructrices pour la transformation sociale : leçons apprises au contact de Michel Séguier*, Pole Institute, Goma, 2014.
- KHEPERU N. KEMET, « Discours aux Africains. Les solutions concrètes pour organiser les sociétés africaines comme espace de modernité », Texte de la Conférence de Poitiers, 16 Novembre 2008, disponible sur *uhem-mesut.com*.
- MBEMBE A., *Critique de la raison nègre*, La Découverte, Paris, 2013.
- YAWIDI J.P., *Procès de la Société Congolaise*, 4^{ème} édition, éditions Mabiki, Kinshasa-Wavre-Bruxelles, 2017.